

LE POUVOIR SYMBOLIQUE DE LA LITTÉRATURE : UNE EXCEPTION FRANÇAISE ?

THE SYMBOLIC POWER OF LITERATURE : A FRENCH EXCEPTION ?

Joseph Jurt¹

RESUMO : A literatura, na França é dotada de um capital simbólico que lhe confere um poder considerável. Isto é devido a condições de possibilidade históricas. Se a identidade francesa fundamenta-se primeiramente em estruturas políticas, logo a seguir a literatura tornou-se um importante atributo da nação. Como consequência da criação da Academia Francesa (1635), a literatura tornou-se o mais importante domínio da atividade cultural. A literatura neoclássica, em um primeiro momento, ilustrou os valores da monarquia absoluta, mas ao longo do Século das Luzes, tornou-se uma instância crítica da maior importância. Grandes vultos literários como Voltaire, Lamartine ou Victor Hugo desfrutaram de um poder carismático; o mesmo ocorre com Zola, cuja autoridade literária foi decisiva para obter a revisão do processo de Dreyfus. Nesse contexto, os escritores se uniram aos cientistas para constituir um grupo de pressão e, chamados de intelectuais, engajaram-se ao longo do século XX, até nossos dias. O impacto da literatura manifesta-se mais na França porque a qualidade literária confere aos cientistas e aos políticos um prestígio e uma legitimação suplementares.

PALAVRAS-CHAVE : poder simbólico; Bourdieu; campo literário; Academia Francesa; intelectuais.

ABSTRACT : *Literature in France is endowed with a symbolic capital that gives it considerable power. This is possible due to historical conditions. If the French identity was based primarily on political structures, right after literature became an important attribute of the nation. As a result of the creation of the French Academy (1635), literature became the most important field of cultural activity. The neoclassical literature, at first, illustrated the values of the absolute monarchy, but during the Enlightenment, it became a critical instance of the utmost importance. Great literary figures such as Voltaire, Lamartine or Victor Hugo enjoyed charismatic power; the same occurs with Zola, whose literary authority was decisive for the revision of the Dreyfus process. In this context, the writers got together with scientists to form a pressure group called intellectuals, who engaged society throughout the twentieth century to the present day. The impact of literature manifests itself more in France because the literary quality confers scientists and politicians with prestige and a further legitimization.*

KEYWORDS : *symbolic power; Bourdieu; literary field; French Academy; intellectuals.*

1 Professor Emérito de Literatura Francesa da Universidade de Fribourg (Alemanha). Professor convidado da EHESS de Paris, da Sorbonne Nouvelle e da UFRJ. joseph.jurt@romanistik.uni-freiburg.de

Pendant son séjour en Algérie, Pierre Bourdieu avait saisi l'importance éminente du symbolique. C'est dans la société traditionnelle de la Kabylie qu'il avait découvert l'autonomie (relative) du symbolique (par exemple l'honneur) par rapport à l'économique. En accord avec Marx et Max Weber il pensait que les relations de sens reposaient sur des relations de pouvoir. Alors que Marx considérait, à partir d'une perspective opposée à l'idéalisme, le symbolique comme un simple reflet de l'économique dans un sens étroit, Bourdieu mettait en relief la logique spécifique du symbolique irréductible à l'économique. La notion de capital symbolique est ainsi devenue une catégorie centrale de l'architecture théorique de Bourdieu.

LE CAPITAL SYMBOLIQUE ET LES RAPPORTS DE POUVOIR

Le capital symbolique n'est pas, selon Bourdieu, une sorte de capital supplémentaire (à côté du capital économique, social ou culturel) ; la notion désigne la renommée, le prestige, l'honneur que procure la possession de telle ou telle sorte de capital dans tel ou tel champ spécifique ; c'est la forme reconnue comme légitime des trois formes de capital. Le capital symbolique revêt une importance particulière parce qu'il renforce la signification de telle ou telle sorte de capital mise en valeur à travers la reconnaissance par la communauté. Le capital symbolique n'est efficace qu'à l'intérieur d'un champ spécifique et n'est pas transférable dans un autre champ. Le prestige dont jouit une personne dans le champ politique ne lui procure pas une renommée analogue dans le champ littéraire.

Le capital symbolique fait apparaître les différences réelles comme *naturelles* ou *allant de soi* à travers un processus de transfiguration symbolique. La renommée, le prestige, l'honneur confèrent ainsi au pouvoir une sorte d'évidence. Les acteurs se servent du capital symbolique pour imposer leur vision du monde. Une des stratégies symboliques par laquelle les acteurs visent à imposer leur vision des divisions du monde est « la *nomination officielle*, acte d'imposition symbolique qui a pour elle toute la force du collectif, du consensus, du sens commun, parce qu'elle est opérée par un mandataire de l'Etat, détenteur du monopole de *violence symbolique légitime* » (BOURDIEU, 1984, p. 7).

Le capital symbolique est ainsi la base de ce que Bourdieu nomme « violence symbolique ». Sur le fondement de l'autorité, du prestige du mandataire de l'Etat un ordre social peut apparaître comme *légitime, naturel, normal*, cachant par là qu'il est fondé sur des relations de pouvoir. La violence symbolique invisible est acceptée par les dominés sans qu'ils s'en rendent compte. Car au cours du processus de la socialisation l'ordre social est intériorisé. « L'efficacité propre de ce pouvoir s'exerce non dans l'ordre de la force physique, mais dans l'ordre du sens et de la connaissance »

(BOURDIEU, 2002, p. 173). Bourdieu cite dans ce contexte David Hume : « Rien n'est plus surprenant pour ceux qui considèrent les affaires humaines avec un œil philosophique que de voir la facilité avec laquelle la majorité (*the many*) est gouvernée par la minorité (*the few*) et d'observer la soumission implicite avec laquelle des hommes révoquent leurs propres sentiments et passions en faveur de leurs dirigeants » (HUME, « On the First Principles of Government » (1758), cité par BOURDIEU, 1997, p. 213).

LE POUVOIR SYMBOLIQUE DES INTELLECTUELS

Les intellectuels, et en particulier les écrivains, exercent-ils une domination symbolique ? Ceci signifierait qu'ils disposaient d'une manière permanente de la possibilité d'exercer une violence symbolique. On peut parler d'un pouvoir symbolique des écrivains, mais non pas d'une domination symbolique. Cela tient à la position que les écrivains et les artistes occupent au sein du champ du pouvoir. Bourdieu a bien défini cette position :

Les champs de production culturelle occupent une position dominée dans le champ du pouvoir [...] Les artistes et les écrivains, et plus généralement les intellectuels, sont une fraction dominée de la classe dominante. Dominants, en tant que détenteurs du pouvoir et des privilèges que confèrent la possession du capital culturel [...] Les écrivains et les artistes sont dominés dans leurs rapports avec les détenteurs du pouvoir politique et économique. (BOURDIEU, 1987, p. 172)

Ceci explique, selon Bourdieu, l'ambiguïté de leur position qui les amène à s'identifier avec les dominants ou d'adopter à leur égard une attitude critique en se solidarissant avec les dominés. Les écrivains et les artistes peuvent ainsi adopter une position qui stabilise le pouvoir ou qui, en revanche, le critique.

Bourdieu a précisé les conditions de possibilité d'une position critique à travers une reconstruction historique :

Le prince ne peut obtenir de ses poètes, de ses peintres ou de ses juristes un service symbolique de légitimation réellement efficace que pour autant qu'il leur accorde l'autonomie (relative) qui est la condition d'un jugement indépendant, mais qui peut être aussi au principe d'une mise en question critique [...] L'efficacité symbolique, qui a pour condition une certaine indépendance de l'instance légitimatrice par rapport à l'instance légitimée, a pour contrepartie à peu près inévitable un risque proportionnel que cette instance détourne à son profit son pouvoir délégué de légitimation. (BOURDIEU, 1997, p. 126)

Si nous nous approchons maintenant de l'exemple français, on peut constater que les écrivains et les artistes ont soutenu à l'époque de Louis XIV le pouvoir en glorifiant le monarque comme un nouvel Auguste se distinguant non seulement par ses victoires militaires mais également par son soutien très actif aux arts et aux

lettres. Les écrivains ont illustré dans leurs œuvres l'idéal de l'Honnête homme en faisant tout écart par rapport à cette norme un objet de la risée, mais en même temps, ils ont aussi, au moins implicitement, problématisé cette norme. Toujours est-il que l'apogée politique de Louis XIV a été également un apogée littéraire consacré plus tard comme *classique*.

LA LITTÉRATURE COMME EXPRESSION REPRÉSENTATIVE DE LA NATION

A l'époque de la transition de l'ère féodale vers la structure plus englobante de l'Etat-nation, la littérature était devenue en France l'expression représentative de la nation. La littérature a acquis alors un prestige qui lui permettra de s'émanciper. Ceci a été démontré pour le XVII^e siècle, notamment par Alain Viala dans son ouvrage *Naissance de l'écrivain* (1985). L'auteur y a très bien fait voir que le *Grand Siècle* avait été dominé par le conflit entre les deux principes de l'autonomie et de l'hétéronomie et que l'on ne saurait parler de l'instrumentalisation totale de la culture par la monarchie absolue. Un fait important a été sans conteste la fondation, sous Richelieu, de l'Académie française (1635). Ce fut l'institutionnalisation d'une instance législatrice dans le domaine de la langue et de la littérature qui marquait la professionnalisation des agents du champ, se désignant désormais *écrivains* et non plus lettrés (dilettante).

Viala a établi un inventaire des moyens d'émancipation (relative) des écrivains: les droits d'auteur reconnaissant aux écrivains une propriété morale et matérielle des textes, garantie par l'Etat, et qui lui ouvrait ainsi une possibilité de contrôle, ensuite le nouveau public, constitué par les lecteurs de la presse (naissante) et les assidus des salons et enfin le mécénat et clientélisme qui permettaient matériellement une activité littéraire et distinguaient la fonction d'écrivain, au prix cependant d'une certaine dépendance.

La création de l'Académie française faisait partie d'un mouvement académique dans le pays entier : 71 Académies ont été alors créées dont 56 Académies littéraires, 9 Académies des Sciences et 4 Académies de peinture. Le résultat de cette institutionnalisation académique de la littérature et de la *naissance de l'écrivain* fut une modification de la structure globale du champ intellectuel : le champ littéraire est devenu en France, depuis le *siècle classique* le champ culturel le plus important et distançait celui de la musique et de la peinture. Le célèbre romaniste allemand Ernst Robert Curtius a décrit ce phénomène historique, né au XVII^e siècle, quand il affirme dans son *Essai sur la France* que la littérature est devenue en France l'expression représentative de la nation:

La littérature joue un rôle capital dans la conscience que la France prend d'elle-même et de sa civilisation. Aucune autre nation ne lui accorde une place comparable. Il n'y a qu'en France que la nation entière considère la littérature comme l'expression représentative de ses destinées. Peut-être est-il possible de comprendre l'Angleterre en partant de certaines données morales et politiques : l'empire, l'Église anglicane, les sectes religieuses, les sports, la structure sociale, etc. Mais les idées maîtresses de la civilisation anglaise ne se trouvent ni dans Shakespeare, ni dans Keats [...] La littérature assume, en France, les fonctions dévolues chez nous [en Allemagne] à la philosophie et à la science, à la poésie et à la musique. (CURTIUS, 1932, p. 157-159)

LA FONCTION CRITIQUE DE LA LITTÉRATURE

Si la littérature est devenue en France au XVII^e siècle une instance importante de la société, elle a en même temps légitimé l'ordre monarchique, identifiant la raison avec le bon sens. Au XVIII^e siècle, la raison est devenue un critère critique et ce sont les écrivains qui ont été les porte-parole d'un espace public en train de se constituer. En marge des Académies élitistes vont se multiplier de nouvelles plates-formes : cafés, clubs, musées, cercles de lecture, loges maçonniques. Vers le milieu du siècle, on peut constater un basculement d'un espace public théologique et esthétique vers un espace littéraire et politique. Ce tournant a été marqué par la parution de l'ouvrage fondamental de Montesquieu, *De l'esprit des lois* (1748) qui fondait la législation sur des normes générales abstraites et non plus sur la volonté du monarque. En 1750 parut le prospectus de Diderot annonçant la publication de l'*Encyclopédie* dont l'intention morale se transforma au moins indirectement en finalité politique. Avec les Physiocrates qui se constituèrent en 1756 comme groupe se réveilla pour la première fois l'intérêt des *philosophes* pour des questions économiques.

En ordonnant tout le savoir de l'époque selon l'ordre alphabétique, les Encyclopédistes mettaient l'idée d'une hiérarchie du cosmos, ordonnée par des principes théologiques, d'une manière subtile en question. Les écrivains-philosophes entraient ainsi en rivalité avec les théologiens ; ils ne se définissaient plus comme des spécialistes responsables d'un petit domaine circonscrit, mais revendiquaient une dimension universelle en réunissant le spirituel et le temporel. Si les écrivains du XVIII^e siècle se désignaient comme des philosophes, ils entendaient par là mettre en relief leur fonction critique. S'ils ne cessaient pas d'écrire des œuvres de fiction, c'est qu'ils voulaient être à la fois *littérateurs* et *philosophes* pour reprendre la définition de Diderot. Ne se contentant pas de formuler leur critique au niveau discursif, ils se proposaient d'en appeler à la conscience de leurs lecteurs, justement par le biais de la fiction. La légitimité des écrivains-philosophes du XVIII^e siècle se fondait d'une part sur le savoir, d'autre part sur l'impact qu'ils

exerçaient sur l'émotion et la sensibilité esthétique. A travers la fiction, ils entendaient en plus transcender le particulier vers une dimension universelle attribuée à la littérature dès l'Antiquité.

Ce n'est pas un hasard si des écrivains-philosophes se sont servi au XVIII^e siècle de moyens littéraires pour critiquer l'institution de l'esclavage : l'abbé Prévost à travers un récit fictionnel d'un chef d'esclaves révoltés publié dans son journal *Pour et Contre* (1753), Saint-Lambert dans son récit « Ziméo, le chef des nègres marrons » (1769), inspiré par un modèle anglais analogue, Louis-Sébastien Mercier dans son utopie de l'avenir *L'an 2440* (1771) dans laquelle il présente la figure d'un chef noir providentiel, commémoré dans la cité utopique par le monument du « vengeur du nouveau monde » (JURT, 1987-1988, p. 94-107), et enfin Condorcet qui intervient à travers un texte demi-fictionnel intitulé *Réflexions sur l'esclavage des Nègres* (1781) (JURT, 1989; 1990; 1998). Le pouvoir symbolique de ces écrits a provoqué en effet des conséquences politiques. On a ainsi fondé en France suivant le modèle anglais en 1788 la *Société des Amis des Noirs* qui comptait parmi ses membres Saint-Lambert et Condorcet, le dernier ayant été élu même président de la Société. Condorcet conjura les électeurs de demander aux Etats Généraux en 1789 de demander l'abrogation de la traite des esclaves et de l'institution de l'esclavage. Et la Convention fit en effet décréter le 4 février 1794 l'abolition de l'esclavage et accorda à tous les habitants des colonies la qualité de citoyens français

Alexis de Tocqueville devra souligner dans *L'ancien régime et la Révolution* le rôle des écrivains dans la lutte contre les privilèges et pour l'égalité. Il met le fait singulier en relief selon lequel les *intellectuels* étaient devenus en France, à la veille de la Révolution française, une autorité importante :

Comment des hommes de lettres qui ne possédaient ni rangs, ni honneurs, ni richesses, ni responsabilité, ni pouvoir, devinrent-ils, au fait, les principaux hommes politiques du temps, et même les seuls, puisque tandis que d'autres exerçaient le gouvernement, eux seuls tenaient l'autorité. (TOCQUEVILLE, 1967, p. 23)

Et l'auteur constate ainsi une transformation importante des rapports entre le champ politique et le champ littéraire en parlant d'une « politique littéraire » ou d'une « direction des intelligents ».

L'IMPORTANCE DE LA LITTÉRATURE APRÈS 1789

L'influence des écrivains sur la vie publique a été encore plus importante après la Révolution française, de nouvelles possibilités de participation se développant. Depuis les années 1830, les écrivains avaient gagné davantage d'autonomie

grâce aux possibilités offertes par le marché et la presse (JURT, 2013, p. 275-305). Tocqueville avait, de nouveau, saisi la nouvelle importance sociale de la littérature : « Peu à peu, les lumières se répandent; on voit se réveiller le goût de la littérature et des arts; l'esprit devient alors un élément de succès; la science est un moyen de gouvernement, l'intelligence une force sociale ; les lettrés arrivent aux affaires » (TOCQUEVILLE, 1951, p. 2). Selon Tocqueville, l'extension des domaines du savoir et de l'art contribue en même temps à la démocratisation parce que l'on met ses « armes de l'esprit » à la portée de tout le monde : « Depuis que les travaux de l'intelligence furent devenus des sources de force et de richesses, on dut considérer chaque développement de la science, chaque idée neuve, comme un genre de puissance mis à la portée du peuple. La poésie, l'éloquence, la mémoire, les grâces de l'esprit, les feux de l'imagination, la profondeur de la pensée, tous ces dons que le ciel répartit au hasard, profitèrent à la démocratie [...] » (TOCQUEVILLE, 1951, p. 3).

Christophe Charle a constaté pour cette période l'émergence progressive d'un groupe social qui désigne des individus qui se consacrent à des activités considérées auparavant comme hétérogènes : savants, hommes de lettres, enseignants, journalistes, médecins, avocats, groupe défini à la fin du XIX^e siècle dans les statistiques comme celui des professions libérales (CHARLE, 1996, p. 25-26). Ceux-ci se situent dans un champ intellectuel au sein duquel ils luttent pour le pouvoir symbolique et culturel à travers un combat pour l'établissement des conditions de possibilité de ce pouvoir qu'on englobe sous la notion générique de liberté (de la presse, de réunion, d'expression, d'enseignement). Cet espace des luttes culturelles est en même temps inséré dans l'espace des luttes politiques qui forcent les intellectuels du XIX^e siècle à des prises de position directement politiques (CHARLE, 1996, p. 25).

Le nouveau type de l'écrivain qui exerçait une influence au-delà de son propre champ a été incarné par Alphonse de Lamartine (1790-1869) qui se fit élire en 1833 dans la chambre des députés, contribuant par son *Histoire des Girondins* (1843-47) à la réhabilitation de la Première République, pour devenir au moment de la Révolution de février 1848 l'un des membres importants du Gouvernement Provisoire. Lui aussi assumait cette double fonction, définie par les écrivains-philosophes du XVIII^e siècle, en luttant par exemple au niveau parlementaire pour l'abolition de l'esclavage, mais également au niveau littéraire – par exemple par sa pièce *Toussaint Louverture* – pour l'abolition de l'esclavage (JURT, 1987, p. 113-128). C'est par ailleurs Lamartine qui a lancé le terme de « poète responsable, actif et engagé ».

L'importance que la conscience collective a attribuée en France au XIX^e siècle à la littérature se perçoit également à travers les commémorations. Parmi les cinq grandes commémorations que Pierre Nora recense dans le tome 1 des *Lieux de mémoire*, il y en a au moins deux qui ont été consacrées à de grands écrivains : le cen-

tenaire de la mort de Voltaire et de Rousseau commémoré solennellement en 1878 et les funérailles de Victor Hugo en 1885, un événement d'une portée nationale avec l'exposition du corps de l'écrivain sous l'Arc de Triomphe, accompagné par un million et demi de citoyens et de citoyennes (NORA, 1984). Après la défaite de 1871 cet hommage extraordinaire à un poète était en même temps l'expression de la conviction que la grandeur de la France ne résidait pas dans la puissance militaire, mais dans la littérature, l'art et l'historiographie (LÜSEBRINK, 1991, p. 40-50). Victor Hugo avait incarné la France du XIX^e siècle comme Voltaire le Siècle des Lumières, en assumant le double rôle d'un grand écrivain et d'une conscience politique.

Le poids des écrivains charismatiques qui se fondait sur une longue tradition se manifesta en France d'une manière imposante avec l'intervention de Zola pour Dreyfus. Son intervention s'insérait dans la logique de l'intervention prophétique d'un écrivain célèbre tel Voltaire ou Victor Hugo. Si la lettre ouverte *J'accuse* a eu un impact profond, c'est que celle-ci émanait d'une personnalité très connue qui jouissait d'un grand prestige, « le plus grand nom de la littérature d'alors, comme Taine de la pensée. Zola le scientifique, le romancier de réputation mondiale, le maniaque de l'exactitude, l'apologiste de la science exacte » (MIQUEL, 1961, p. 44). L'influence de l'écrivain s'explique aussi par le fait que Zola avait agi en romancier qui connaissait bien le grand public. Il savait qu'il fallait s'adresser aussi à l'émotion et non seulement à la raison. Face aux dogmes des adversaires il importait de montrer sa conviction sans hésitation. Son évocation des faits était aussi orientée par des critères esthétiques, par son sens des contrastes et la répétition anaphorique du geste de l'accusation (JURT, 1981, p. 75-89).

Ce qui était nouveau ce fut la solidarisation de centaines d'écrivains et d'universitaires avec l'acte courageux de Zola. Cette nouvelle conception d'un groupe social, désigné par le néologisme collectif *les intellectuels* caractérise des écrivains, des artistes, des universitaires qui ont acquis dans leur domaine une notoriété et qui prennent, sur la base des valeurs républicaines fondamentales, position au sujet de causes importantes de la société. L'intervention des intellectuels en France est devenue un modèle. Les conditions de possibilité de cette intervention ont été à la fois structurelles et conjoncturelles ; elle était due à une longue tradition démocratique, à l'impact d'une opinion publique grâce à une presse nationale, à la concentration de l'élite politique et culturelle dans la capitale et enfin au mode méritocratique de la reproduction des élites.

Dans des situations de crise analogues, les intellectuels, à savoir les écrivains en commun avec les universitaires, n'ont pas cessé d'intervenir et de prendre position au sujet de problèmes graves. Ce furent, après l'expérience meurtrière de la Première Guerre mondiale, les interventions pour le pacifisme, et puis contre (ou

pour) le fascisme, pour (ou contre) le Front populaire, pour la Résistance ou la Collaboration (JURT, 2012).

Un rôle important incombait aux intellectuels au moment de la guerre d'Algérie. C'est Jean-Paul Sartre qui incarne la figure du grand intellectuel et lança dans sa revue *Les Temps Modernes* le célèbre *Manifeste des 141* justifiant l'insubordination des appelés de la guerre d'Algérie. On n'oubliera pas non plus qu'il postula les interventions au sujet des problèmes de la société dès 1945 par le biais du concept d'une « littérature engagée. » (BOSCHETTI, 1985).

Il y a ainsi une très longue tradition de l'intégration des écrivains, des philosophes, des penseurs dans la société française qui y jouissent d'une grande reconnaissance et qui, sur la base de cette autorité, peuvent intervenir et sont écoutés.

LA QUALITÉ LITTÉRAIRE DES SCIENCES SOCIALES

Anna Boschetti a souligné à son tour qu'en France la figure de l'écrivain a été et reste « la plus prestigieuse, du fait d'un culte de la création artistique remontant au romantisme. Telle est l'importance reconnue à l'art d'écrire que, même chez les théoriciens, c'est un titre décisif pour la reconnaissance : il suffit de penser à la part de l'écriture dans la fascination exercée par l'œuvre de Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes, Michel Foucault, Gilles Deleuze. » (BOSCHETTI, 1990, p. 244). Ce fait est confirmé par le témoignage de Pierre Nora qui entendait créer une collection consacrée à des ouvrages issus des sciences humaines dans une maison d'édition considérée comme le « sanctuaire de la littérature » : Gallimard. « Tout mon problème a été », écrit-il, « de constituer des collections de type universitaire dans une maison dont le style était par principe anti-universitaire, d'articuler Foucault sur Gide, si j'ose dire. J'ai eu la chance que mes auteurs ont eu, précisément un souci littéraire. L'époque a voulu que Lévi-Strauss, Dumézil, Foucault ou Duby, Raymond Aron aient remplacé d'une certaine façon Gide et les autres » (NORA, 1997, p. IX).

On peut en effet constater chez ces auteurs prénommés, représentants des sciences humaines et de la philosophie, un « souci littéraire » prononcé ainsi qu'un vif intérêt pour la littérature. Lévi-Strauss a ainsi proposé très tôt, en commun avec Jakobson, une analyse structurale du poème « Les Chats » de Baudelaire. Son recueil *Regarder, écouter, lire* (1993) témoigne de son intérêt constant pour la littérature, la musique et les arts plastiques. L'anthropologue voyait dans les mythes agir une force analogue à celle de la musique ou de la littérature de Proust.

Si Foucault voyait dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* (1972) que la domination de la raison avait exclu la folie en la domestiquant par les institutions de la clinique et de la psychiatrie, il soulignait en même temps que la vérité refou-

lée de la folie se frayait un chemin dans la littérature de Nietzsche, Hölderlin, Nerval et Artaud. Foucault avait par ailleurs consacré déjà en 1963 un livre à l'écrivain Raymond Roussel. Il ne cessait de souligner l'influence décisive de Blanchot, Bataille et Klossowski qui lui avaient permis de se libérer de l'impact qu'avait eu sur lui la philosophie traditionnelle (avec Hegel et la phénoménologie). Ces auteurs l'auraient confirmé dans sa vision critique du sujet : « [Ils] ont fait surgir des formes d'expérience dans laquelle l'éclatement du sujet, son anéantissement, la rencontre de ses limites, son basculement hors de ses limites montraient bien qu'il n'avait pas cette forme originaire et autosuffisante que la philosophie classiquement lui supposait » (FOUCAULT, 1994, p. 590). Foucault n'a pas séparé la littérature du savoir. Dans *Les Mots et les Choses* (1966), il montre à travers les exemples de Cervantès et de Sade que la littérature pousse le savoir d'une époque à ses limites extrêmes et à sa condensation. Foucault attribue à la littérature une fonction inter-discursive analogue à celle de la religion qui permet de synthétiser les savoirs spécifiques.

Foucault a nommé Roland Barthes en même temps que Blanchot. Parmi les auteurs prénommés, Roland Barthes est certainement le plus littéraire. S'il s'adonnait d'abord à la sémiologie, il renonça cependant depuis *S/Z* à établir une grammaire narrative universelle au profit de l'idée de la singularité de chaque texte pour devenir ensuite un écrivain qui écrit sur des écrivains ; avec *Roland Barthes par Roland Barthes* (1975) il se voua à un genre spécifiquement littéraire, l'autobiographie tout en subvertissant la notion de sujet qui caractérise ce genre.

Nous devons à Derrida également de nombreux écrits qui portent sur des textes littéraires d'Artaud jusqu'à Ponge. Son écriture se distingue par sa qualité littéraire de sorte qu'il passait en 2004 comme candidat au prix Nobel de la littérature. Il avait par ailleurs défini son rêve le plus ancien et le plus profond dans ce sens : « Laisser des traces dans l'histoire de la langue française, voilà ce qui m'intéresse. Je vis de cette passion, sinon pour la France, du moins pour quelque chose que la langue française a incorporé depuis des siècles » (PEETERS, 2010, p. 658).

On pourrait enfin citer le sociologue et philosophe Pierre Bourdieu qui ne s'est pas consacré uniquement à des sujets sociaux dans un sens étroit, mais à la culture, par exemple à la peinture lors de son dernier cours au Collège de France qui portait sur Manet (2013), et surtout à la littérature, notamment dans son grand ouvrage sur le champ littéraire, *Les Règles de l'art* (1992), dans lequel il illustre la théorie des champs aussi à travers l'exemple de Flaubert. Mais on a également relevé la qualité littéraire de Bourdieu. Jacques Dubois a parlé de sa « très belle syntaxe [de Bourdieu], où la phrase se fait quasi proustienne parce qu'elle ambitionne quelque chose de la complexité du monde et de ses causalités souterraines » (DUBOIS, 2002, p. 12). Pour

le linguiste Pierre Encrevé, Bourdieu a créé une manière d'écrire tout à fait nouvelle pour les sciences sociales. On pourrait rapprocher son écriture de Proust ; elle tiendrait à la fois de Bossuet par l'aspect latin, de Hegel par l'aspect dialectique interne du vocabulaire et type de phrase (ENCREVÉ, 2002, p. 16 ; JURT, 2010, p. 409-428).

Ce que nous venons de soutenir est confirmé par une écrivaine telle qu'Annie Ernaux : « Il y a beaucoup de livres qui ont pour moi valeur de littérature, bien qu'ils ne soient pas classés dans la littérature, des textes de Michel Foucault, de Bourdieu, par exemple » (ERNAUX, 2003, p. 123).

LES HOMMES POLITIQUES ET LA LITTÉRATURE

Si les écrivains et les penseurs, jouissant d'un statut social élevé, sont intervenus au sujet des grandes questions de la société, les hommes politiques, en revanche entendaient aussi se distinguer par la qualité littéraire de leurs interventions, un fait qui a été déjà relevé par Curtius dans son essai prénommé :

Jamais les connaissances techniques et la précision scientifique ne suppléeront, en France, au manque de culture littéraire. Il n'y a qu'en France, où nous rencontrons cette catégorie de livres qui entraînent par leur forme, l'adhésion du lecteur littéraire, et, par leurs formules, celle de l'homme politique [...] Les politiciens ont en France, le droit d'écrire des romans, et les romanciers, des essais politiques, sans cesser pour cela d'être pris au sérieux. Chateaubriand fut à la fois un ministre et l'inventeur d'une prose nouvelle. Claudel, un des plus grands poètes de la France contemporaine, est en même temps, ambassadeur de la république. (CURTIUS, 1932, p. 158)

On pourrait continuer cette liste en évoquant Saint-John Perse, Jean Giraudoux et bien sûr André Malraux qui tout en étant écrivains étaient en même temps au service de l'Etat. Il semble que des hommes politiques cherchent une légitimation supplémentaire par la qualité littéraire de leurs écrits.

Le Général de Gaulle était en rapport avec un certain nombre d'écrivains, outre Malraux ; il était familier de la littérature et il écrivit ses *Mémoires de guerre* avec une intention esthétique (SERROY, 1991). On ne s'étonne pas que le tome III des *Mémoires de guerre* ait figuré en 2010 sur le programme du bac L à côté de *l'Odyssée*, de *Fin de partie* et de *Tous les matins du monde*. On a pu douter de l'utilité pédagogique de ce choix comme l'a fait un collectif de professeurs de lettres : « La posture du mémorialiste et l'autorité avec laquelle celui-ci délivre son propos contrastent fortement avec tout ce à quoi la littérature contemporaine [les élèves] a familiarisés : les errances ou la dissolution des personnages, la temporalité bousculée, la topologie indéfinie, la vanité de l'action » (GUARY ; LEUDET & VINAS, 2010, p. 31). Si l'on a pu critiquer la position du Général, on a pourtant peu critiqué

la qualité littéraire de ses *Mémoires*. Claude Lanzmann pouvait ainsi écrire : « Qui lit de Gaulle sans œillères et préjugés se convainc qu'il mérite pleinement d'appartenir à la littérature française [...] et d'être enseigné en tant qu'écrivain. Ce n'est pas là, comme on tend à le faire croire, une simple question de belle langue et de style, c'est infiniment plus radical : la littérature, ou si l'on préfère l'écriture, a toujours été le deuxième fer au feu de l'existence du Général [...] » (GUARY ; LEUDET & VINAS, 2010, p. 2). Jugement qui rejoint celui de Gilles Philippe :

Pour parler *de et à* la France, de Gaulle déploya un style qui correspondait tout simplement à l'image qu'il avait (et qu'on avait encore largement) du génie de la Nation et de son idiome : sec et brillant. Sur un point au moins il faut donner raison à Roland Barthes : de Gaulle est d'abord un « homme qui se soucie de bien écrire le français ». (PHILIPPE, 2010, p. 59)

Giscard d'Estaing devait déclarer que son rêve avait été d'être un second Flaubert ou Maupassant. Mitterrand à son tour a été un fin connaisseur de la littérature et la photo officielle le montra un livre dans ses mains : les *Essais* de Montaigne. Son ouvrage *Labeille et l'architecte* (1978) a été salué comme un événement littéraire. Lorsqu'il se rendait en 1993 en Allemagne, il tenait à rendre visite à un écrivain, Ernst Jünger. Ce fait illustre, selon le sociologue Wolf Lepenies, la relation spécifique des hommes politiques français avec la littérature :

Les hommes politiques allemands écrivent aussi des livres, mais, en règle générale, ce ne sont pas des auteurs politiques, encore moins des *hommes de lettres*. En France, un livre bien écrit a toujours valeur de billet d'entrée en politique, alors qu'en Allemagne un style brillant laisse planer le soupçon qu'il ne faut pas prendre l'auteur au sérieux, qu'il n'est pas fait pour la politique et qu'il a trop de temps pour les à-côtés. Quand un homme politique allemand va rendre visite à un écrivain de renom, il s'y mêle toujours soit de l'administration soit de la condescendance. En France, les choses sont différentes : l'homme de lettres et l'homme politique sont de même nature et se rencontrent sur le même terrain. Tous deux le savent bien : il leur serait si facile d'échanger leurs places ! (LEPENIES, 1998, p. 12)

LA PRÉSENCE DE LA LITTÉRATURE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

On pourrait en plus évoquer la forte présence de la littérature dans la vie quotidienne en France, si bien inventoriée par Fritz Nies dans son article *Literatur als Lebensmittel. Literarisches im Alltag* (NIES, 1988) ou par Priscilla Parkhurst Ferguson dans son ouvrage *La France, nation littéraire* (FERGUSON, 1991):

« Le champ littéraire français aime », écrit cette dernière, à se signaler à l'attention, comme pour transmettre à la société son capital d'idées et d'idéaux, par toutes sortes

de représentations emblématiques ou symboliques. C'est ainsi que les billets de banque français [avant la création de l'euro] assignent une place privilégiée aux classiques de la littérature [...] Et Paris peut se laisser lire au gré des noms de rue, dont beaucoup sont des noms d'écrivains. A nouveau, on pourrait parier sur l'existence de résonances profondes dans la conscience collective, mais Edmond Wilson n'est certainement pas le seul Américain à trouver « tout à fait merveilleux » qu'il y ait à Paris une rue portant le nom de l'un de ses écrivains préférés, tout en déplorant qu'à New York, l'on ne soit pas parvenu à faire débaptiser Washington Square au profit de Henry James, qui y naquit. Quelle différence avec la France, où le jeune Jean-Paul Sartre était assuré qu'une fois le succès venu, il aurait 'ses' rues, tant en province qu'à Paris. (FERGUSON, 1991, 32-33)

Et en effet, le nombre des rues portant un nom d'écrivain est sept fois supérieur à Paris que le nombre de rues analogues à Londres.

On pourrait aussi évoquer les plus de cent maisons d'écrivains qu'on trouve en France – un chiffre record. Georges Poisson leur a consacré un « Que sais-je ? » (POISSON, 1997) et Gallimard les présente dans un guide *La France des écrivains* (AZOULAY; BOTT et alii, 1997). En 1996, les Journées du patrimoine ont été consacrées aux lieux d'écriture.² On pourrait mentionner également les 210 Associations d'amis d'un auteur qui existent en France et qui sont répertoriées dans un Guide spécifique (HURET, 2001).

*

Je pense que la France est en effet une exception (TOMBS, 1994, p. 169-177); elle mérite à juste titre la désignation « nation littéraire ». Il n'y a guère un autre pays dans lequel la littérature jouit d'un prestige si élevé, dans lequel on attribue aux écrivains un statut social tellement éminent et où la qualité littéraire confère aux écrits des savants et des hommes politiques une renommée supérieure. Ce fait n'a cependant rien à voir avec une 'essence' française ; c'est le produit de l'histoire.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AZOULAY, Sandrine ; BOTT, François et alii. *La France des écrivains*. Paris: Gallimard, 1997.
- BARTHES, Roland. *Roland Barthes par Roland Barthes*. Paris: Seuil, 1975.
- _____. *S/Z*. Paris : Seuil, 1976.
- BOSCHETTI, Anna. *Sartre et «Les Temps Modernes»*. Une entreprise intellectuelle. Paris: Les Editions de Minuit, 1985.
- _____. Le mythe du grand écrivain. In: *Grand Atlas universalis des littératures*. Paris: Encyclopédie Universalis, 1990, p. 244-247.

² « Un Guide des lieux d'écriture », *Le Monde*, 13 septembre 1996.

- BOURDIEU, Pierre. Espace social et genèse des “classes”. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 52-53, juin 1984, p. 3-14.
- _____. *Choses dites*. Paris : Les Editions de Minuit, 1987.
- _____. *Les règles de l’art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1992.
- _____. *Méditations pascalienues*. Paris : Seuil 1997.
- _____. *Interventions 1961 – 2001*. Marseille : Agone, 2002.
- _____. *Manet. Une révolution symbolique*. Cours au Collège de France (1998-2000). Paris : Raisons d’agir/Seuil, 2013.
- CHARLE, Christophe. *Les intellectuels en Europe au XIX^e siècle*. Paris : Seuil, 1996.
- CURTIUS, Ernst-Robert. *Essai sur la France*. Paris : Grasset, 1932.
- DUBOIS, Jacques. Littérature. Le besoin de laboratoire, *Les Inrockuptibles*, 29 janvier – 4 février 2002, p. 11-12.
- ENCREVÉ, Pierre. Ecriture. Changer les mots et les choses, *Les Inrockuptibles*, 29 janvier – 4 février 2002, p. 16.
- ERNAUX, Annie. *L’écriture comme un couteau*. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet. Paris : Stock, 2003.
- FERGUSON, Priscilla Parkhurst. *La France, nation littéraire*. Bruxelles : Labor, 1991.
- FOUCAULT, Michel. *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard, 1966.
- _____. *Dits et écrits III : 1976-1979*. Paris : Gallimard, 1994.
- GUARY, Isabelle ; LEUDET, Marie-Françoise & VINAS, Agnès. Les *Mémoires de guerre* au baccalauréat : un “salut” pour la littérature ? *Les Temps Modernes*, n° 661, novembre-décembre 2010.
- HURET, Jean-Etienne. *Guide Nicaise des Associations d’Amis d’Auteurs*. Paris : Librairie Nicaise, 2001.
- JURT, Joseph. L’Affaire Dreyfus : le rôle de l’opinion publique, de la presse et des écrivains. *Sens*, n° 4, p. 75-89, avril 1981.
- _____. Lamartine et l’émancipation des Noirs. In : DROIXHE, Daniel & KIEFER, K. H. (éd.). *Images de l’Africain de l’antiquité au XX^e siècle*. Francfort/M., Berne, New York, Paris : Lang, 1987, p. 113-128.
- _____. Louis-Sébastien Mercier et le problème de l’esclavage et des colonies. *Anales del Caribe*, n° 7-8, p. 94-107, 1987-1988.
- _____. Condorcet : l’idée de progrès et l’opposition à l’esclavage. In : CREPEL, Pierre & GILLAIN, Christian (éd.). *Condorcet, mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*. Paris : Minerve 1989, p. 385-395.
- _____. Les écrivains et le débat sur l’esclavage et la colonisation dans la France pré-révolutionnaire : de Prévost à Condorcet. In : ASSOCIATION FRANÇAISE D’AMITIÉ ET DE SOLIARITÉ AVEC LES PEUPLES D’AFRIQUE & COMITÉ 89 en 93. *Esclavage, colonisation, libérations nationales. De 1789 à nos jours*. Paris: L’Harmattan, 1990, p. 43-50.
- _____. La lutte pour l’émancipation des Noirs et des Juifs au siècle des Lumières. In : TOUMSON, Roger (éd.). *Portulan. Mémoire juive mémoire nègre. Deux figures du destin*. Chateaufneuf-le-Rouge : Vent des îles, 1998, p. 29-56.

- _____. Littérature et sociologie – Sociologie et littérature (de Balzac à Bourdieu). In : BASTIEN, Clément ; BORJA, Simon & NAEGEL, David (éd.). *Le raisonnement sociologique à l'ouvrage. Théorie et pratiques autour de Christian de Montlibert*. Paris : L'Harmattan, 2010, p. 409-428.
- _____. *Frankreichs engagierte Intellektuelle. Von Zola bis Bourdieu*. Goettingen: Wallstein, 2012.
- _____. Le siècle de la presse et de la littérature en France. *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*, 37^e année, n° 3-4, p. 275-305, 2013.
- LEPENIES, Wolf. Le siècle de Jünger. *Le Monde*, 20 février 1998, p. 12.
- LÜSEBRINK, Hans-Jürgen. La nation-spectacle. Zur Bedeutung des Literarischen in der Selbstdarstellung der Grande Nation. *Literatur-Magazin*, n° 28, p. 40-50, 1991.
- MIQUEL, Pierre. *L'Affaire Dreyfus*. Paris : P.U.F., 1961.
- NIES, Fritz Nies. Literatur als Lebensmittel. In : KOLBOOM, Ingo & NEYER, H. J. (éd.). *Frankreich. Menschen. Landschaft*. Berlin: Elefant Press, 1988.
- NORA, Pierre (éd.). Les lieux de mémoire. I : La République. Paris : Gallimard, 1984.
- NORA, Pierre. *Le Monde [des livres]*, 18 avril 1997, p. IX.
- PEETERS, Benoît. *Derrida*. Paris : Flammarion, 2010.
- PHILIPPE, Gilles. De Gaulle, une certaine idée de la langue. *Les Temps Modernes*, n° 661, p. 59, novembre-décembre 2010.
- POISSON, Georges. *Les Maisons d'écrivain*. Paris : P.U.F., 1997.
- SERROY, Jean (éd.). *De Gaulle et les écrivains*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1991.
- TOCQUEVILLE, Alexis de. *Œuvres, papiers et correspondances*. Tome 1 : De la démocratie en Amérique. Paris: Gallimard, 1951.
- TOCQUEVILLE, Alexis de. *L'ancien régime et la Révolution*. Paris : Gallimard, 1967.
- TOMBS, Robert. Was there a French Sonderweg? *European Review of History/Revue européenne d'Histoire*, vol. 1, n° 2, 1994.
- VIALA, Alain. *Naissance de l'écrivain*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1985.

Recebido em 04.02.2015

Aceito em 02.06.2015